

Canadian Military History

Volume 2 | Issue 2

Article 9

1-23-2012

Souvenirs De Guerre: Memories of War

Harry Pope

Recommended Citation

Pope, Harry (1993) "Souvenirs De Guerre: Memories of War," *Canadian Military History*: Vol. 2: Iss. 2, Article 9.
Available at: <http://scholars.wlu.ca/cmh/vol2/iss2/9>

This Article is brought to you for free and open access by Scholars Commons @ Laurier. It has been accepted for inclusion in Canadian Military History by an authorized administrator of Scholars Commons @ Laurier. For more information, please contact scholarscommons@wlu.ca.

Souvenirs de Guerre

Memories of War

Major Harry Pope, MC, CD

Le major Harry Pope est un des rares officiers subalternes à avoir écrit un récit détaillé de son service comme commandant de peloton en Italie. Ecrits originalement pour le journal du Royal 22^e Régiment, **La Citadelle**, ses mémoires se donnent à lire comme un commentaire de versions plus officielles.

Major Harry Pope is one of the few junior officers to have written a detailed account of his service as a platoon commander in Italy. Originally written for the journal of the Royal 22nd Regiment, **La Citadelle**, his memoirs are presented as a commentary on more official accounts.

Le 19 mai 1944

19 May 1944

En bas de la page 255 et en haut de la page 256 de *l'Histoire du Royal 22^e Régiment* on lit:

Le lieutenant William Pope, dont le peloton se trouve au coeur même de la ligne Hitler, commence à évacuer ses blessés. A deux reprises, ses camarades le voient transporter des hommes. Il entreprend une troisième tentative mais ne revient pas.

Et à la page 118 des *Mémoires* du général Jean V. Allard on lit:

Sur la gauche, le major P. Potvin n'avance que de quelques verges avant d'être blessé une première fois. Son peloton de pointe, à gauche, sous le lieutenant Harry Pope, fait du progrès au prix de lourdes pertes: puis une contre-attaque allemande fait prisonniers Pope et les hommes qui lui restaient.

At the bottom of page 255 and at the top of page 256 of the *History of the Royal 22nd Regiment*, one reads:

Lieutenant William Pope, whose platoon is in the very heart of the Hitler Line, starts to evacuate his wounded. On two occasions, his comrades see him carrying men. He makes a third attempt but does not return.

And at page 118 of the *Memoirs* of General Jean V. Allard, one reads:

On the left, Major Potvin advances only a few hundred yards before being wounded for the first time. His forward platoon, on the left, under Lieutenant Harry Pope, makes progress at the cost of heavy casualties; then a German counter-attack takes Pope and the men remaining to him prisoner.

En ce qui concerne le peloton 17, voici ce qu'il est arrivé:

À l'aube, le peloton 17 a avancé vers la ligne Hitler. Nous avons atteint notre objectif sans incident. Avec les autres pelotons de la compagnie "D," notre tâche était d'agir comme base ferme ("firm base") pour la compagnie "B" du major Potvin, qui devait faire parti de l'attaque principale contre la ligne Hitler.

Malheureusement (compte tenu des résultats), aussitôt en position le chef de ma section de droite — je crois que c'était le caporal Colas — m'a dit qu'il voyait des Allemands à environ cent cinquante verges en avant. Je suis de suite allé de son côté et dans la mire de la mitrailleuse Bren de sa section j'ai vu une dizaine d'Allemands qui, évidemment, ne soupçonnaient aucunement notre arrivée sur les lieux. Ce que j'aurais dû faire, c'était de donner l'ordre suivant: "Peloton 17, à l'instant que j'ouvre le feu avec le Bren, tous, tir rapide sur l'ennemi en avant." Et je crois bien que j'aurais donné cet ordre si j'avais bien étudié ma carte la veille . . . comme j'aurais dû le faire. Si j'avais fait ça, je me serais rendu compte que les soldats allemands en avant n'étaient pas tout simplement un avant-poste isolé mais bien une partie intégrale de la ligne Hitler. En tout cas, j'ai envoyé un messenger trouver le major Garceau pour lui demander permission d'attaquer. Sous peu, le messenger est revenu et il m'a dit: "Le major vous donne permission d'attaquer; mais c'est pas un ordre; c'est pas un ordre." Sur le coup, j'ai trouvé drôle l'insistance du messenger sur le fait que j'attaquais à ma propre discrétion. Plus tard, je me suis rendu compte qu'il n'était pas si bête.

Ayant donné l'ordre à l'équipe du mortier de 2 pouces de nous couvrir si nécessaire, j'ai avancé avec le caporal Colas et cinq ou six soldats vers là où nous avions vu la dizaine de soldats allemands qui s'étaient maintenant camouflés. À une trentaine de verges de leur abri, nous avons rencontré une barrière de fil barbelé au niveau de nos genoux et donc camouflée jusqu'alors par le grain de la même hauteur. Nous venions de traverser l'obstacle sans grande difficulté quand une bombe de mortier est tombée entre le soldat Gaston

Insofar as 17 platoon is concerned, this is what happened:

At dawn, 17 platoon advanced towards the Hitler Line. We attained our objective without incident. With the other platoons of "D" Company, our task was to act as a firm base for Major Potvin's "B" Company, which was to be part of the main attack on the Hitler Line.

Unfortunately (considering the results), as soon as we were in position, the leader of my right-hand section — I believe it was Corporal Colas — told me he saw Germans about 150 yards in front. I at once went to Corporal Colas' flank and through the sights of his section's Bren light machine gun I saw about ten Germans who, obviously, had not the slightest suspicion that we had arrived on the scene. What I should have done was to have given the following order: "17 Platoon, at the instant I open fire with the Bren, all, rapid fire on the enemy in front." And I certainly believe I would have given this order had I carefully studied my map the previous evening . . . as I should have done. Had I done so, I would have realized that the German soldiers in front were not simply an isolated outpost but an integral part of the Hitler Line. In any case, I sent a messenger to find Major Garceau to ask permission to attack. Shortly, the messenger returned and told me: "The major gives you permission to attack; but it's not an order; it's not an order." At the moment, I found amusing the messenger's insistence that I was attacking at my own discretion. Later, I came to realize that he was not so stupid.

Having given an order to the 2-inch mortar detachment to cover us if necessary, I advanced with Corporal Colas and five or six men of his section to where we had seen the ten or so German soldiers, who had now taken cover. About thirty yards from their bunker, we came upon a barbed-wire obstacle that, being knee-high, had been hidden from us until then by grain of the same height. We had just crossed the obstacle without difficulty when a mortar bomb landed between Private Gaston Simard and me, gravely wounding Simard in the stomach.

Simard et moi, blessant Simard gravement au ventre.

Je me suis tourné voir ce qui était arrivé. En voyant Simard, j'ai dit au caporal Colas de lui apporter secours. Alors, enfin, j'ai regardé autour de moi et j'ai constaté que nous étions au centre de la ligne Hitler entourés de postes ennemis . . . et nous étions sans aucun appui. J'ai alors donné l'ordre à la section du caporal Colas de rejoindre le peloton 17 en arrière, tandis que moi je me suis placé sur un genou à quelques pas en avant du caporal Colas et du soldat Simard. Une fois Simard pansé, j'avais l'intention d'aider le caporal à le transporter chez-nous. Mais après quelques instants, le caporal Colas fut blessé par une balle qui a brisé l'os de sa cuisse.

Au même moment, la compagnie "B" a dû se montrer sur le champ de bataille, car pendant les prochaines deux heures, des balles et des obus nous sifflaient par-dessus la tête et même plus bas. À un moment donné, une balle a frappé mon casque d'acier, le défonçant à tel point que le casque m'a frappé au front. Le sang m'a coulé dans l'oeil et pour un instant je me croyais mort; mais je m'en suis tiré avec seulement une contusion et un mal de tête.

Finalement, je suis arrivé à la conclusion que je ne pouvais plus espérer l'arrivée de la compagnie "B" dans la ligne Hitler, afin de

C'est le 10 février 1945 et le lieutenant Harry Pope est à l'hôpital à Caserta, Italy. Le bras gauche est dans le plâtre par suite d'une blessure par balle ennemie. Pope observe: "Ayant lu que dans la Grande Guerre les officiers se sont habillés comme leurs hommes pour éviter d'être des cibles faciles, j'ai fait le contraire et je me suis mis en pantalon et bande-molletière."

Lieutenant Harry Pope at a hospital in Caserta, Italy, recovering from a broken arm caused by a German bullet, 10 February 1945. Pope comments: "Having read that in the Great War officers dressed like their men so as not to be obvious targets, I went the opposite route and wore britches and puttees."



m'aider à sortir mes deux blessés. À cause du fil barbelé allemand, je ne pouvais pas les prendre un après l'autre dans mes bras: debout on ne vivrait pas cinq secondes. Donc, j'ai enlevé mon équipement, gardant seulement mon pistolet et, après avoir promis au caporal Colas et au soldat Simard que je reviendrais les chercher, j'ai glissé sur mon dos, en-dessous du barbelé, pour ensuite ramper jusqu'à la compagnie "B" qui n'avait pu dépasser la ligne où j'avais laissé mon peloton avant ma randonnée dans la ligne Hitler.

L'insuccès du Régiment le 19 mai dépend uniquement de l'erreur faite au niveau de la division ou du corps d'armée. L'erreur fut de penser que l'ennemi avait abandonné la ligne Hitler et qu'une simple reconnaissance en force suffirait pour la défoncer. (Évidemment, l'erreur des grands QG était semblable à la mienne; mais il y avait une différence fondamentale: en faisant erreur, je risquais ma peau avec ceux que je commandais.) Une fois l'ennemi éveillé et la brume dissipée, avec seulement une batterie d'artillerie en appui pour tout le Régiment, et les chars d'assaut Dieu sait où, c'était impossible pour la "B" d'avancer en plein découvert contre les mitrailleuses de la ligne Hitler. (Tout cela le général Allard explique bien aux pages 117-121 de ses *Mémoires*.)

De retour dans nos lignes, je suis éventuellement arrivé au PC du régiment, car j'espérais une deuxième attaque — celle-ci couronnée de succès — dans laquelle j'aurais pu prendre part pour venir à la rescousse de mes deux blessés. Pendant quelque temps, j'étais avec le colonel Allard dans la chambre d'une maison qui me semblait peu solide, alors que l'ennemi a commencé à bombardier le chemin à quelques verges de près. Dans la chambre il y avait une belle grande table, solide comme Gibraltar. Seul, j'aurais pris mon trou en-dessous de cette table sans y penser deux fois. Mais devant le colonel, il n'y avait rien à faire que d'espérer que l'ennemi continue de tirer juste.

I turned to see what had happened. On seeing Simard, I told Corporal Colas to help him. Then, at last, I looked around me and realized that we were in the middle of the Hitler Line, surrounded by enemy bunkers . . . and without any support. I then ordered Corporal Colas' section to rejoin 17 platoon in the rear, while I dropped to one knee in front of Corporal Colas and Private Simard. Once Simard was bandaged, my intention was to help Corporal Colas carry him back to our position. But after a few moments, Corporal Colas was wounded by a bullet that broke his thigh bone.

At the same moment, "B" Company must have appeared on the battlefield, for during the next two hours bullets and shells whistled over our heads and even lower. At one point, a bullet hit my helmet, shoving it in to such an extent that the steel of the helmet struck my forehead. Blood ran into my eye and for an instant I thought I was dead; but I got off with only a concussion and a headache.

Finally, I concluded that "B" Company was not going to reach the Hitler Line and thus help me evacuate my two wounded. Because of the German wire, I could not carry them back one after the other in my arms: standing up, one would not have lived five seconds. So, I took off my equipment, keeping only my pistol, and, having promised Corporal Colas and Private Simard that I would come back for them, I slid on my back under the barbed wire and then crawled back to "B" Company, which had not been able to go beyond the line where I had left my platoon before my stroll in and out of the Hitler Line.

The failure of the Regiment on 19 May rests uniquely on an error made at Division or Corps headquarters. The error consisted in thinking the enemy had abandoned the Hitler Line and that a simple reconnaissance in strength was all that was necessary to smash through it. (Obviously, the error by headquarters was similar to mine; but there was a fundamental difference: because of my error I was risking my own skin, along with those I commanded.) Once the enemy had woken up and the early-morning mist had dissipated, with only one artillery battery supporting us, and our tanks

Les chars d'assaut qui étaient supposés appuyer les compagnies "B" et "C" (les compagnies d'assaut) étaient presque tous en feu (cela me faisait croire que les chars étaient arrivés sur le champ de bataille en file indienne, présentant ainsi des cibles idéales aux canons 88 allemands tout en étant eux-mêmes incapables de riposter.) Donc, il m'est devenu évident qu'il n'y aurait pas de deuxième attaque ce jour-là.

God knows where, it was impossible for "B" Company to advance, completely without cover, against the machine guns of the Hitler Line. (All this General Allard explains clearly in his *Memoirs*, pp.117-121.)

Back in our lines, I eventually arrived at the "D" Company command post. I was hoping for a second attack — this one crowned with

Le caporal Lachance, blessé à l'épaule droite, est transporté sur une porte en bois que soutiennent les cinq premiers prisonniers allemands pris par le peloton 17 de la Compagnie "D" du Royal 22e Régiment. Cet épisode se produisit entre les lignes Gustav et Hitler le 17 mai 1944.

Corporal Lachance, wounded in the right shoulder, is carried on a wooden door by five German POWs captured by 17 Platoon, "D" Company, Royal 22nd Régiment. This action occurred between the Gustav and Hitler lines on 17 May 1944.



Je suis alors allé retrouver mon commandant de compagnie, le major Ovila Garceau, pour lui demander des brancardiers pour m'accompagner dans la ligne Hitler. C'était ma deuxième erreur de la journée. Ce que j'aurais dû faire, avec l'approbation du major Garceau, c'était d'aller seul, sans armes et sans mes étoiles de lieutenant mais muni d'un drapeau blanc, au centre du "no man's land" pour parlementer avec l'ennemi dans le but de leur demander permission d'aller par la suite dans leur position avec un autre brancardier chercher nos blessés, un à la fois. J'avais déjà conduit deux de mes hommes dans le pétrin ce jour-là. J'aurais dû y songer longtemps avant d'en exposer d'autres.

success — in which I could take part and rescue my two wounded soldiers. For some time we were joined by Colonel Allard, who had come forward to see whether we were still able to turn the day around. In our room, which did not seem very strong to me, there was a fine big table, solid as Gibraltar, and when the enemy started to shell the road a few yards from us I had an almost overwhelming desire to duck under it. Alone, I wouldn't have thought twice about it. But in front of the Colonel, there was nothing to do but hope the enemy would continue to shoot straight.

De toute façon, par considération pour moi, le major Garceau m'a donné cinq brancardiers. Puisque nous n'avions qu'une seule civière, un autre en plus de moi aurait été suffisant. Ayant mis de côté nos armes et portant des brassards de la Croix rouge, nous sommes sortis du couvert des arbres à peu près à l'endroit où avait débuté mon attaque ratée. En nous voyant, et jugeant probablement que nous étions une patrouille de combat, l'ennemi a tiré sur nous une couple de rafales de mitrailleuse ou de mitrailleuse, qui n'a fait que soulever la poussière à nos pieds. Nous avons continué d'avancer en agitant le drapeau de la Croix rouge que nous avions au bout d'un bâton.

Rendu de nouveau dans les lignes ennemies où j'avais passé un avant-midi si intéressant, j'ai reconnu le caporal allemand que j'avais dans la mire d'un Bren tôt ce matin-là. Je lui ai dit que nous étions là pour amener les blessés en-arrière des lignes. Il s'est dit satisfait de la nouvelle mais en exprimant le désir que ce soit en arrière de **ses** lignes. Je lui ai dit que cela ne faisait pas du tout mon affaire. Il m'a alors fait remarquer que c'était lui qui tenait le Schmeisser. En même temps, j'ai noté qu'il visait justement mon ventre. J'avais grandement envie de lui dire que je regrettais de ne l'avoir pas tué tôt ce matin-là avec une bonne rafale ou deux du Bren de ma section de droite. Mais, pour une fois, j'ai décidé de ne pas manquer de tact. Donc, je me suis rendu à la force de l'argument du caporal allemand.

L'ennemi avait déjà placé le caporal Colas dans leur abri, tout en lui pansant la hanche. Le caporal allemand m'ayant dit que le soldat Simard était mort de sa blessure, j'ai demandé pour voir le corps, ce qu'on m'a permis de faire. En autant que je pouvais juger, le soldat Simard était mort de sa blessure, causée par la bombe de mortier: l'ennemi ne l'avait pas tiré pendant qu'il gisait par terre.

Puisque malgré le pansement la blessure continuait à saigner un peu et les mouches l'agaçaient, j'ai couvert la hanche du caporal Colas de ma tunique et j'ai fait équipe avec un autre brancardier pour porter le caporal sur notre civière jusqu'à ce que nous arrivions à un

The tanks that were supposed to support "B" and "C" Companies were almost all burning. They had come onto the battlefield in single file, thus presenting ideal targets to the German 88mm guns without being able to fire back. It quickly became evident to me there would be no second attack that day.

I then asked my company commander, Major Ovila Garceau, for some stretcher bearers to accompany me into the Hitler Line. That was my second error of the day. What I should have done, with Major Garceau's approbation, was to go alone, unarmed and with my lieutenant's stars removed, but with a white flag, to the middle of no man's land, there to parlay with the enemy to ask permission to enter their position with one stretcher bearer to pick up my wounded one at a time. I had already led two of my men into a mess that day. I should have thought hard before exposing others.

In any event, out of consideration for me, Major Garceau gave me five stretcher bearers. Since we only had one stretcher, one person besides me would have been enough. Having put aside our weapons and having put on Red Cross armbands, we left the cover of the trees at about the same spot my aborted attack had started. On seeing us, and probably thinking we were a fighting patrol, the enemy fired a couple of bursts from a machine gun or submachine gun at us, raising dust at our feet. We continued to advance, waving the Red Cross flag that we had at the end of a stick.

Back in the German lines where I had spent so interesting a morning, I recognized the German corporal whom I had had in the sights of a Bren early that morning. I told him we were there to take the wounded back behind the lines. He said he was glad to hear this, but expressed the desire that it be behind **his** lines. I replied that this did not suit me at all. The corporal then pointed out to me that he was the one who was holding the Schmeisser. I noted that he was aiming it precisely at my middle. I felt a great desire to tell him that I much regretted not having killed him early that morning with a good burst or two from the Bren of my right-hand section. But for once, I decided not to be tactless. Therefore, I accepted the force of the German corporal's argument.

poste médical allemand. Le caporal Colas a survécu. La Noël après la guerre, j'étais fort heureux de recevoir une carte du caporal en provenance de Montréal. Et c'est signé "votre caporal loyal."

Or, nos devoirs de brancardier terminés, nous avons embarqué dans un camion. En cours de route, nous avons rencontré une unité de propagande de l'Armée allemande, fière de pouvoir filmer six prisonniers canadiens, tous dans un tas. Ne voulant pas donner un plaisir au docteur Goebels, j'ai dit à mes confrères brancardiers de pencher le bras qui portait le brassard de la Croix rouge par-dessus le bord du camion ouvert, en pointant le brassard de l'autre main, ce que tout le monde a fait.

Évidemment, cela a déplu à nos gardes qui me semblaient être déjà un peu mécontents du fait que les Canadiens semblaient être capables de faire la guerre avec des lieutenants (oberleutnants) de vingt-et-un ans. Donc, un type Hitler jugend qui lui aussi me visait le ventre avec son Schmeisser, m'a demandé si je trouvais ça bon de tuer des soldats allemands. Me servant de tact pour la deuxième fois cet après-midi-là, je lui ai donné une réponse genre philosophique: "la guerre est bête et tout ça." Ce que je trouvais vraiment bête c'était que c'était lui qui avait la mitraillette en main et non pas moi . . . mais je ne lui ai pas dit ça.

Peut-être est-ce le fait que je fus vraiment obligé de me servir de tact à deux reprises dans l'après-midi du 19 mai 1944 qui a totalement épuisé mes ressources en savoir-vivre. De toute façon, de retour à notre propre armée deux mois plus tard, je n'ai plus jamais réfléchi avant de parler comme je l'avais fait pendant le premier de mes onze jours aux mains de l'Armée allemande.

Rendu à un PC allemand, je suis entré pour mon interrogatoire devant un capitaine qui portait la Croix de Fer au cou, donc la Croix de Chevalier. Longtemps nous avons argumenté: moi, je lui ai dit qu'ils n'avaient pas le droit de nous faire, encore bien moins nous garder, prisonniers, car nous étions allés volontairement dans les lignes ennemies dans

The enemy had already bandaged Corporal Colas' thigh and had placed him in their bunker. The German corporal told me that Private Simard had died of his wound. I asked to see the body. So far as I could judge, Private Simard had died of the wound caused by the mortar bomb; the enemy had not shot him while he was lying on the ground.

In spite of the bandage, Corporal Colas' wound was still bleeding and the flies were bothering him. I covered his thigh with my tunic and I teamed up with one of the stretcher bearers to carry the corporal on our stretcher until we arrived at a German medical post. Corporal Colas survived. The New Year following the war, I was most happy to get a card from Montreal from the corporal. He signed it: "Votre caporal loyal."

Our task as stretcher bearers completed, we boarded a truck. On the way, we passed a German Army propaganda unit, proud to be able to film six Canadian prisoners, all together. Having no desire to make Dr. Goebels happy, I told my fellow stretcher bearers to lean their arm with the Red Cross armband over the side of the truck, all the while pointing at the Red Cross with their other hand. Everyone did this.

This displeased our guards who already seemed somewhat unhappy that Canadians appeared able to make war with lieutenants (oberleutnants) twenty-one years old. So, a Hitler Jugend type, who also had his Schmeisser pointing at my middle, asked me if I thought killing German soldiers was good. Using tact for the second time that day, I gave him a philosophical-type answer: "War is stupid and all that." What I found really stupid was that it was he who was holding the submachine gun and not I . . . but I didn't tell him that.

Possibly it was the fact that I was obliged to be tactful twice during the afternoon of 19 May 1944 that completely used up all my *savoir vivre*. At any rate, when I got back into our army two months later, I never again thought before speaking as I did during the first of my eleven days in the hands of the German Army.



Le colonel J.L. Ralston, ministre de la Défense nationale, avec Pope en octobre 1944.

Colonel J.L. Ralston, Minister of National Defence, with Pope in October 1944.

l'unique but de ramasser des blessés et que nous étions tous sans armes, portant le brassard de la Croix rouge. Lui m'a répondu que, comme officier combattant, je n'avais pas le droit de porter ce brassard. "Peut-être," je lui ai répondu, "mais votre caporal ne savait pas ça quand il nous a fait prisonniers."

Finalement, voyant que ça ne marchait pas, je lui ai dit: "Je suis d'une famille de militaires: je ne peux accepter le déshonneur d'être fait prisonnier." Le capitaine allemand, d'un ton paternel, m'a répondu: "Je vous assure, lieutenant, la Cour d'Honneur vous acquittera de toute culpabilité dans cette affaire." Alors, je lui ai dit: "Aussi longtemps que j'ai raison de croire que nous serons tous reparties, je n'essaierai pas de m'évader; mais aussitôt que je verrai que ça ne marche pas, ce sera alors mon devoir de m'évader."

Arriving at a German command post, I went in for my interrogation before a captain who wore the Iron Cross at his throat, making it the Knight's Cross. We argued for a long time. I told him that they had no right to take us prisoner, still less to keep us prisoner, for we had entered their lines voluntarily with the sole aim of picking up wounded; and we were unarmed and wearing Red Cross armbands. He replied that as a combatant officer I had no right to wear this armband. "Maybe," I replied, "but your corporal did not know that when he took us prisoner."

Finally, recognizing that it wasn't working, I told him: "I am of a military family and I cannot accept the dishonour of being made a prisoner." The German captain, in a paternal tone, replied: "I assure you, Lieutenant, the Court of Honour will acquit you of any guilt in

Aussitôt, le capitaine allemand a pris le téléphone pour plaider mon cas. Du moins, c'est ce que je pensais . . . au début. Par après, à chaque arrêt, je demandais à voir le commandant pour exiger de nouveau notre retour dans nos lignes. Mais seulement un lance-caporal-interprète me parlait. Finalement, je suis arrivé à comprendre que mon sympathique capitaine allemand à la Croix de Fer au cou a dû dire au téléphone: "J'ai un lieutenant canadien parfaitement cinglé devant moi: ne prêtez-lui aucune attention." D'un seul coup et dans l'espace de quelques minutes, j'avais réussi à me rendre aussi "impossible à vivre" près de la hiérarchie de l'Armée allemande que le général Allard a dit à page 126 de ses *Mémoires* (dans des paroles d'ailleurs fort aimables à mon égard) que j'avais éventuellement réussi dans notre propre Armée!

Pendant l'interrogatoire, le capitaine allemand m'a demandé pourquoi nous n'avions pas envoyé de chars d'assaut à la rescousse de nos blessés. Évidemment, si nos blindés avaient été capables de se rendre à la ligne Hitler pour ramasser des blessés, ils auraient été capables aussi de nous aider à défoncer ce maudit capitaine allemand, j'ai pris un air bête: "Chars? Quels chars?" Apparemment, mes confrères brancardiers ont agi pareillement à leur tour, car d'après la page 271 de *l'Histoire du Royal 22e Régiment* où il est question d'un "document" relatant un interrogatoire subi par Pope, les officiers allemands spécifiaient qu'ils n'avaient pu en tirer le moindre renseignement utile. Je ne sais trop si mon capitaine allemand à la Croix de Fer au cou voulait ça comme compliment!

J'ai passé onze jours comme prisonnier. Le 30 mai 1944, j'ai sauté seul d'un camion, par-dessus la tête de mes gardes, laissant en arrière vingt-neuf autres officiers (pour la plupart des Américains). Les cinquante-et-un jours suivants, j'ai travaillé avec le maquis italien et avec des parachutistes britanniques. Avec ces derniers, j'ai aidé à mettre des mines sur des routes pour faire sauter des camions allemands — c'est à dire j'étais saboteur ou terroriste. Je dois avouer que c'est une façon de faire la guerre — "hit and run" — beaucoup plus agréable que celle d'attaquer de front des

this matter." Then I told him: "So long as I have reason to believe we will all be repatriated, I will not try to escape; but as soon as I come to realize that we won't be, then it will be my duty to escape."

At once, the German captain grabbed a phone to plead my case. At least that's what I thought at first. After that, at each stop, I demanded to be paraded before the commanding officer to insist on our immediate return to our own lines. But no one higher than a lance-corporal interpreter would speak to me. Finally, it dawned on me that my sympathetic German captain with the Iron Cross at his throat must have said on the phone: "I have in front of me a completely mad Canadian lieutenant; don't pay him any attention." In the space of a few minutes I had made myself as "impossible" to the hierarchy of the German Army as (according to General Allard who was otherwise most favourable to me in his *Memoirs*) I eventually succeeded in doing in our own Army!

During the interrogation, the German captain asked me why we had not sent tanks forward to pick up the wounded. Obviously, if our tanks had been able to reach the Hitler Line to pick up wounded, they would have been able to smash through this damned line . . . instead of burning stupidly at the entrance to the battlefield. Instead of explaining all this to the German captain, I looked stupid and answered: "Tanks, what tanks?" Apparently my fellow stretcher bearers acted similarly in their turn, for on page 271 of the regimental history, it is noted that in a "document relating the interrogation undergone by Pope, the German officers specifically stated that they had not been able to extract the slightest useful information." I do not know if the German captain with the Iron Cross at his throat meant that as a compliment!

I spent eleven days as a prisoner. On 30 May 1944, I jumped alone out of a truck, over the heads of my guards, leaving behind 29 other officers (mostly American). For the next 51 days I was with Italian partisans and British paratroopers. With the latter, I helped place mines on roads to blow up German trucks —

positions ennemies défendues par des mitrailleuses, des canons, et des blindés. Le 20 juillet 1944, j'ai retraversé les lignes ennemies pour, enfin, retrouver le Régiment le 25 juillet 1944.

Je ne peux pas terminer ce compte rendu sans exprimer toute l'admiration que j'avais pour mon premier commandant de compagnie au front, le major Ovila Garceau, et mon premier sergent de peloton, le sergent Maurice Careau. Nul jeune lieutenant n'aurait pu faire face à l'ennemi pour la première fois en étant mieux soutenu. Je n'ai connu le major Garceau et le sergent Careau que pendant cinq ou six semaines, car je ne suis arrivé au Régiment, sur le front d'Ortona, que vers le 12 avril 1944 et le colonel Allard m'a envoyé à la compagnie "D" dès le lendemain. Et quand je suis revenu au Régiment le 25 juillet 1944, le major Garceau et le sergent Careau avaient tous deux été tués.

Les photographies proviennent de l'auteur.

William Henry "Harry" Pope fut diplômé du Collège militaire royal en 1942 et servit comme commandant de peloton d'infanterie dans le Royal 22e Régiment en Italie et en Hollande. Il servit plus tard en Corée comme commandant de compagnie et fut décoré de la Croix militaire. Il quitta l'armée en 1959 pour entreprendre des études supérieures en économie aux universités d'Ottawa et de Toronto. Il a maintes publications sur des sujets militaires et économiques.

that is to say, I was a saboteur or terrorist. I must admit it is a kind of war — hit and run — much more pleasant than making frontal attacks on enemy positions defended by machine guns, artillery and tanks. On 20 July 1944, I recrossed the lines and finally rejoined the Regiment on 25 July 1944.

I cannot end this account without expressing all the admiration I had for my first company commander in action, Major Maurice Ovila Garceau, and my first platoon sergeant, Sergeant Maurice Careau. No young lieutenant could have faced the enemy for the first time supported better. I knew Major Garceau and Sergeant Careau for only five or six weeks, because I first joined the Regiment on the Ortona front around 12 April 1944 and Colonel Allard sent me to "D" Company the next day. And when I rejoined the Regiment on 25 July, both Major Garceau and Sergeant Careau had been killed.

Photos provided by the author.

William Henry "Harry" Pope graduated from the Royal Military College in 1942 and served as an infantry platoon commander with the Royal 22nd Regiment in Italy and Holland. He later served in Korea as a company commander and was awarded the Military Cross. He left the army in 1959 undertaking graduate work in economics at the Universities of Ottawa and Toronto. He has published widely on military and economic topics.